

ble méditer, réfléchir... Ne croyez-vous pas lire sur ce front vaste et noble les hautes pensées qui l'occupent ? Ses traits fortement prononcés, sa figure grave et sérieuse annoncent une fermeté, une force de caractère que vous cherchiez longtemps ailleurs et peut-être en vain. Sans doute, il rêve en ce moment un projet de loi, une mesure importante qui doit assurer à ses concitoyens la paix, la liberté. Mais à travers ces beaux sentiments, ne semblez-vous pas apercevoir comme une arrière-pensée de gloire, d'ambition, de désir de commander ? Aussi en s'éveillant, sa première pensée à lui, cet homme politique, c'est le vide de cette gloire qu'il paie trop cher au prix de son repos, de sa fortune peut-être ; de cette gloire, chétive embarcation livrée à la merci des flots orageux des masses populaires qui se mouvant et s'agitant sans cesse peuvent l'abîmer à chaque instant contre un rocher inconnu et inévitable ; de cette gloire, vase fragile et léger qu'il porte à la main, et qu'un manant peut lui faire échapper sur le chemin en le coudoyant, ou en le poussant traîtreusement par derrière et à l'improviste.

Cette gloire à laquelle il attache tant de prix, à laquelle il sacrifie tout, qui lui coûte tant de travaux pénibles et qui l'ont fait blanchir avant l'âge, s'il y renonce ? Si, s'arrêtant dans cette carrière de troubles et d'agitations qui naissent, renaissent et se multiplient sans cesse, il allait se reposer, abandonnant ses rivaux moins sages que lui à la poursuite de cette ombre fugitive ? Cette pensée lui semble raisonnable. " Je vais me reposer," ose-t-il se dire, redoutant l'inconstance de cette détermination. Un valet entre en ce moment dans sa chambre, remet à son maître encore au lit le journal qu'on vient d'apporter. Le maître l'ouvre. Il aperçoit en tête du journal un long article qui a pour titre son nom. Dans cet article on le loue ; on l'exalte jusqu'aux nues ; le portrait lui semble à lui-même embellir, surchargé. L'on vante son désintéressement, la manière habile dont il a conduit telle mesure, le courage qu'il a montré en votant contre son parti sur telle autre... Adieu repos, adieu résolution de tout-à-l'heure. Ce soir on l'entendra parler à l'assemblée publique qu'annonce le journal qu'il tient entre ses mains.

Si par hasard il en était quelques-uns qui fussent curieux de savoir mon idée fixe, mon remord, mes résolutions à mon réveil, je suis prêt à les leur avouer finement et naïvement.

Eh bien ! en m'éveillant moi, c'est ma pauvreté qui m'apparaît dans toute sa splendeur avec les incommodités qui l'accompagnent, depuis les plus apparentes jusqu'à celles qui sont invisibles à l'œil nu ; je vois ma bourse affaissée sur elle-même et dans un état de *viduité* désespérante ; je vois mon bureau aussi dénué d'habitants que l'emplacement des ruines de Sodome et de Gomorre, je vois... je vois... je ne vois plus rien, rien du tout. Alors le désespoir s'empare de moi, je maudis le jour qui m'a vu naître, puisqu'il m'est impossible de réaliser des projets et des espérances depuis si longtemps conçus, et dont je regrettais l'accomplissement comme nécessaire au bonheur de toute ma vie. Faut-il vous le dire enfin, sans détours ni périphrase ? Je me décourage, je me déssole, en pensant à l'impossibilité où je suis de ne pouvoir m'unir par cet indispensable et soigné sacrement que l'on nomme vulgairement MARIAGE, à l'objet de toutes mes espérances, ce tous mes sentiments les plus purs et les plus constants. Oh ! comme en m'éveillant je sens bien toute la folie, toute l'inconvenance d'un amour sans argent. Argent ! argent ! vil métal, toi que

je méprise et que je déteste, enfant gâté de la civilisation actuelle, auras-tu donc toujours à ta merci les plus beaux, les plus purs, les plus nobles sentiments du cœur humain ? Que ne suis-je né au milieu d'une tribu sauvage ? Du moins, je serais affranchi de la cruelle nécessité d'avoir de l'argent pour lier mon sort à celui d'une tendre et bien-aimée compagne... Ces réflexions philosophiques accompagnées de quelques autres du même genre que je fais invariablement tous les matins avant de me lever, me conduisent tout naturellement à une résolution, celle de renoncer à l'amour jusqu'à ce que ce que la fortune, les clients aient jeté sur moi un regard de commisération. (Car, je l'avoue avec beaucoup de satisfaction, il ne m'est jamais venu à l'idée de faire un mariage d'intérêt ; ce n'est pas l'argent que j'aime, c'est une de vous, mes dames.) Mais je vous l'ai déjà dit en commençant, je ne profite pas plus que les autres de cet éclair de raison qui me fait prendre une résolution *très juste en soi et très difficile à exécuter*. Hélas ! à peine hors du lit, tout ce qui me tombe sous la vue me parle de mon amour, me parle d'elle. Là git encore sur ma table la fleur déjà fanée qu'elle a mise elle-même à la boutonnière de mon habit ; ici est le ruban bleu qui retenait sa belle chevelure blonde et que je lui dérobnai il y a quelques jours ; la chaîne de ma montre est l'ouvrage de ses mains ; je porte au poignet un bracelet de ses cheveux. Je me hâte de détourner la vue de dessus ces objets qui m'en disent assez, qui m'en disent déjà trop. En me détournant, qu'aperçois-je ? Le mur blanchi de mon appartement parsemé de vers plus ou moins mal tournés. Il y en a de tout frais encore, d'hier au soir. Je m'en approche, je m'amuse à les relire, à les corriger avec autant de sévérité que me le permet ma paternité ; enfin les voilà très passables. La chose en étant là, je dis : Ce serait dommage qu'elle ne les vit pas.

Ce soir donc je les lui porterai moi-même pour qu'ils lui parviennent plus sûrement. Dans de semblables cas, il vaut toujours mieux faire les choses soi-même. Les sentiments que j'exprime dans ces vers m'ont déjà fait oublier ma détermination, et puis si j'y pense dans le cours de la journée, je m'empresse de rejeter le tout sur la faiblesse si naturelle à notre pauvre humanité. Je crains bien, pour ne pas dire j'espère, la revoir avant ce soir.

Fut-il donc que l'homme soit toujours ainsi en contradiction avec lui-même !

A. P.

Économie politique.

ANALYSE OU ABRÉGÉ

DU

TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE DE J.-B. SAY.

LIVRE PREMIER.

DE LA PRODUCTION DES RICHESSES.

CHAPITRE TROIS.—*Ce que c'est qu'un capital productif, et de quelle manière les capitaux concourent à la production.*

En continuant à observer les procédés de l'industrie, on ne tarde pas à s'apercevoir que seule, abandonnée à elle-même, elle ne suffit point pour créer de la valeur aux choses. Il faut, de plus, que l'homme industrieux possède des produits

déjà existants, sans lesquels son industrie, quelque habile qu'on la suppose, demeurerait dans l'inaction. Ces choses sont :

1o. Les outils, les instruments des différents arts. Le cultivateur ne saurait rien faire sans sa pioche ou sa bêche, le tisserand sans son métier, le navigateur sans son navire.

2o. Les produits qui doivent fournir à l'entretien de l'homme industrieux, jusqu'à ce qu'il ait achevé sa portion de travail dans l'œuvre de la production. Le produit dont il s'occupe, ou le prix qu'il en tirera, doit, à la vérité, rembourser cet entretien ; mais il est obligé d'en faire continuellement l'avance.

3o. Les matières brutes que son industrie doit transformer en produits complets. Il est vrai que ces matières lui sont quelquefois données gratuitement par la nature ; mais le plus souvent elles sont des produits déjà créés par l'industrie, comme des semences que l'agriculture a fournies, des métaux que l'on doit à l'industrie du mineur et du fondeur, des drogues que le commerçant apporte des extrémités du globe. L'homme industrieux qui les travaille est de même obligé de faire l'avance de leur valeur.

La valeur de toutes ces choses compose ce qu'on appelle un *capital productif*.

Il faut encore considérer comme un capital productif la valeur de toutes les constructions, de toutes les améliorations répandues sur un bien-fonds et qui en augmentent le produit annuel, la valeur des bestiaux, des usines, qui sont des espèces de machines propres à l'industrie.

Les monnaies sont encore un capital productif toutes les fois qu'elles servent aux échanges sans lesquels la production ne pourrait avoir lieu. Semblables à l'huile qui adoucit les mouvements d'une machine compliquée, les monnaies, répandues dans tous les rouages de l'industrie humaine, facilitent des mouvements qui ne s'obtiendraient point sans elles. Mais, comme l'huile qui se rencontre dans les rouages d'une machine arrêtée, l'or et l'argent ne sont plus productifs dès que l'industrie cesse de les employer et que l'avare les enfouit. Il en est de même, au reste, de tous les autres outils dont l'industrie se sert.

On voit que ce serait une grande erreur de croire que le capital de la société ne consiste que dans sa monnaie. Un commerçant, un manufacturier, un cultivateur, ne possèdent ordinairement, sous la forme de monnaie, que la plus petite partie de la valeur qui compose leur capital ; et même plus leur entreprise est active, et plus la portion de leur capital qu'ils ont en numéraire est petite, relativement au reste. Si c'est un commerçant, ses fonds sont en marchandises sur les routes, sur les mers, dans les magasins, répandus partout ; si c'est un fabricant, ils sont principalement sous la forme de matières premières à différents degrés d'avancement, sous la forme d'outils, d'instruments, de provisions pour ses ouvriers ; si c'est un cultivateur, ils sont sous la forme de granges, de bestiaux, de clôtures. Tous évitent de garder de l'argent au-delà de ce que peuvent en exiger les usages courants.

Ce qui est vrai d'un individu, de deux individus, de trois, de quatre, l'est de la société toute entière. Le capital d'une nation se compose de tous les capitaux des particuliers et de ceux qui appartiennent en commun à toute la nation et à son gouvernement ; et plus la nation est industrielle et prospère, plus son numéraire est peu de chose, comparé avec la totalité de ses capitaux.

Nous verrons plus loin comment les valeurs ca-

(*) Voyez les Nos. 9, 13, et 16 de la *Revue*.